

30 janvier 2018

Cher Jacques,

Me voilà à t'écrire alors même que je te connaissais peu. N'empêche, ça me peine que tu sois parti, parce que vois-tu, tu m'as ouvert une porte du temps de ton vivant. Pas n'importe quelle porte : celle derrière laquelle on trouve un héritage. Pas n'importe quel héritage. Un héritage vivant que tu incarnais par une présence au monde ouverte et pulsatile.

Un jour avant que je ne te rencontre, j'ai vu ton nom au bas d'un mail. « Je ne peux m'empêcher de penser au leader de 68 », t'écrivais-je. « Seriez-vous son homonyme ou vous-même ? » Tu m'as alors répondu : « je ne suis pas un homonyme ».

- Ben, ça alors ! Vous êtes vous-même !

Dans mon esprit, tu étais une légende un peu diffuse, pas vraiment un homme *lui-même*. Après cet échange, non seulement tu es devenu un homme pour moi, mais aussi un repère. Lacan aurait peut-être dit : re père, un nouveau père. Non point. Un autre pair. PAIR.

C'est que t'étais humble et à l'affût. D'un quelconque contrepied quitte à te laisser ébranler, quitte à infléchir tes bases, quitte à éprouver d'infimes bascules jusqu'aux tréfonds de tes os. Car c'est jusque là que s'engrammait ton désir de politique. Du politique.

Et c'est là que notre rencontre a commencé, se jouant du temps, des affres d'une génération et des années de lutte. Tu avais à cœur d'écouter tout geste politique qui sommeille, s'étire et se déploie au présent, j'avais à cœur d'être entendue, moi la gosse de 68, orpheline d'un idéal.

Tu te souviens, Jacques ? Tu te souviens du soin que tu as pris pour ne pas combler le vide et pour nous laisser respirer à l'écart des discours ?

Tu étais curieux qu'il adienne quelque chose. Et comme un enfant qui échafaude inlassablement avec ses cubes des tours colorées, à ta manière, tu construisais des édifices qui puissent être chahutés. Telle l'invitation que tu m'as faite d'écrire dans la revue que tu animais Les Débats de l'ITS, où je m'immisçais à la première personne dans les dédales de notre protection sociale. Tu pouvais embrasser tous les genres, pourvu qu'ils soient profondément humains.

Quelque chose donc advenait, dans le mouvement de ton regard. Un mouvement sans date anniversaire ni célébration. Un mouvement qui distingue ce que d'autres s'échinent, aveugles, à piétiner : un mouvement qui distingue les interstices au creux desquelles grandissent nos utopies.

Le mouvement de ton regard, je peux te le dire sans pudeur maintenant que tu as fermé les yeux, ce mouvement m'a bousculé. Dans tes yeux, je suis devenue un être politique légitime, un peu moins orpheline.

« La vie est faite de détours parfois étonnants, mais je pense qu'il y a la plupart du temps, pour l'essentiel, une continuité derrière les apparences », m'écrivais-tu. A mon grand étonnement, ce n'est pas dans un Idéal que je trouvais une filiation auprès de toi, mais dans un ancrage au simple temps présent. Ce temps ouvert où la matière et la pensée s'accouplent dans une danse féconde et inventent un pas de côté. Je t'ai reconnu dans cet effort colossal pour déjouer tes propres constructions idéologiques ou à tout le moins, pour en ébranler la charpente. Je t'ai vu soucieux de la forme, les formes et des chemins qui y conduisent, profondément désireux de réduire le fossé que tu observais entre, je te cite « les préoccupations politiques et les pratiques artistiques contemporaines ».

Je t'ai vu faire ce pas de côté, sans rien oublier de tes appartenances.

Il nous reste du pain sur la planche, hein Jacques ? Et sûre qu'on va se le partager quelque que soit le croustillant de la croute et la blancheur de la miche. Et on continuera de pétrir le monde, inspirés que nous sommes, quand nous sommes en mouvement.

Hélène